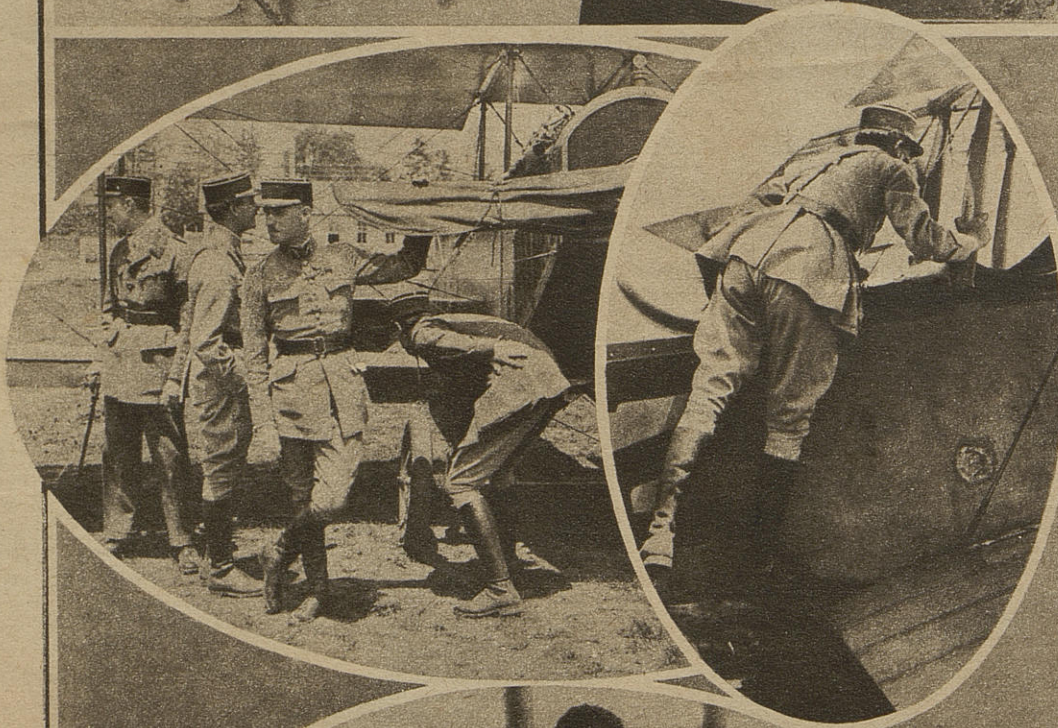


Faïence



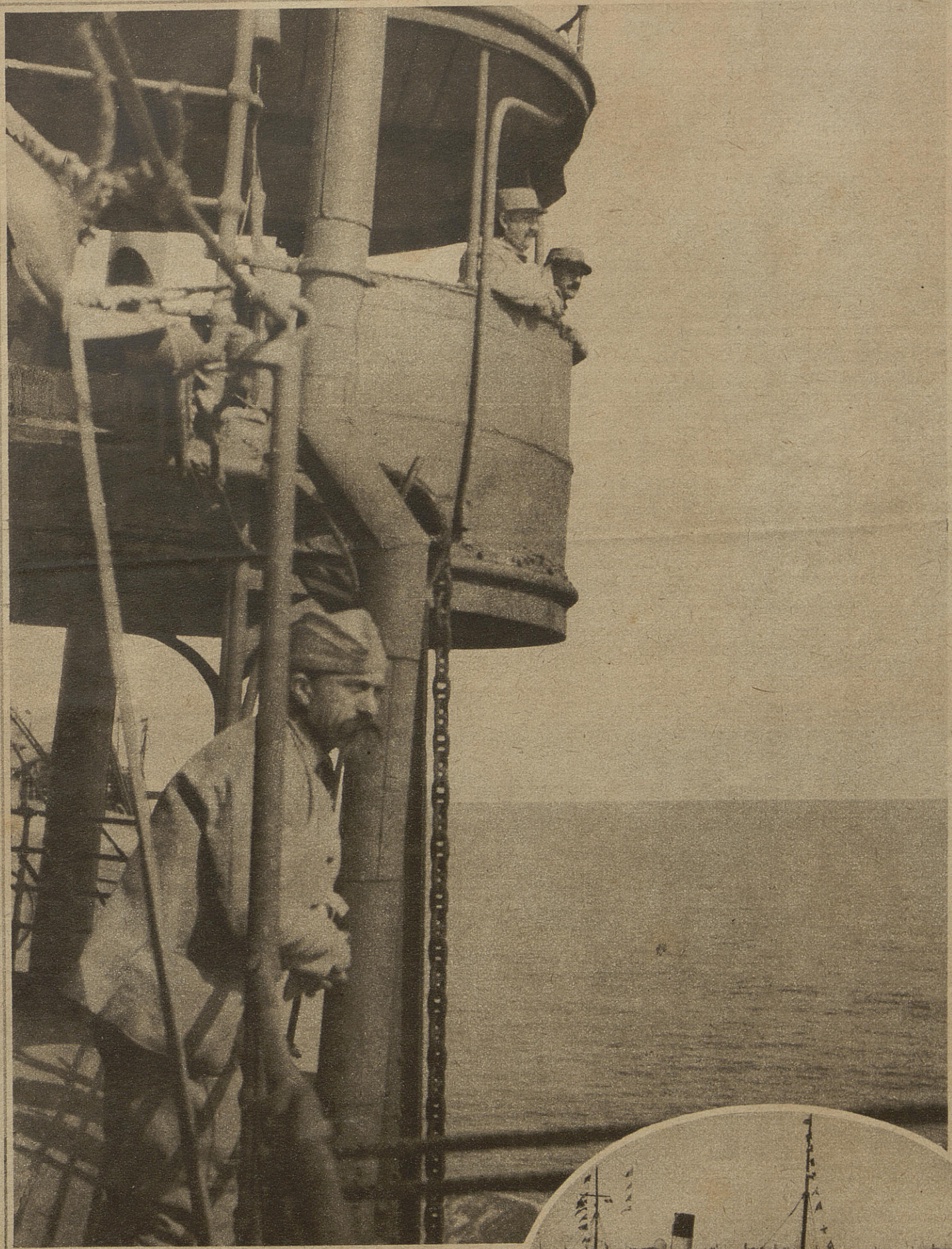
LA COLTINEUSE

Pendant la guerre, les femmes accomplissent courageusement les durs travaux de l'homme



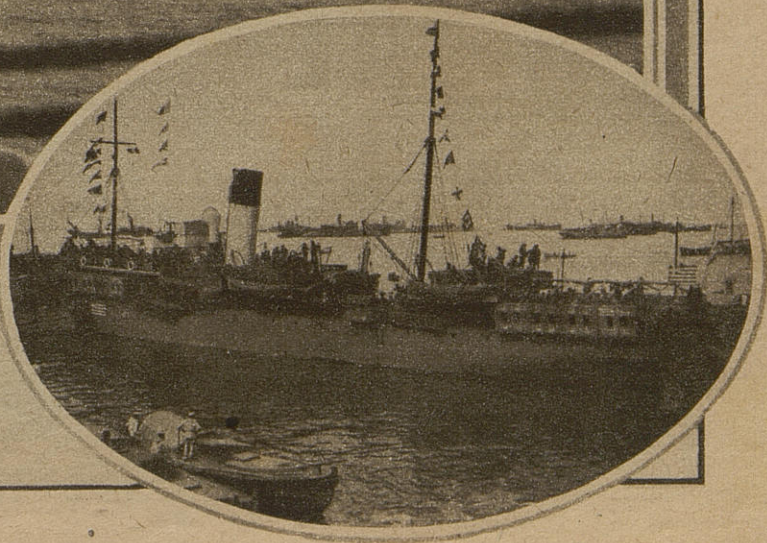
LES "AS" FRANÇAIS EN AMÉRIQUE

Sous les ordres du lieutenant aviateur Delagrangé, une mission de nos "as" vient d'arriver à New-York dans le but d'initier les élèves pilotes américains à la guerre aérienne sur le front français. On sait en effet que l'Amérique attache à la cinquième arme une importance capitale et qu'elle a voté plus de 3 milliards pour construire une formidable armée de l'air. Puis tout récemment, M. Mac Adoo, secrétaire d'Etat aux Finances, a fait signer au président Wilson un nouveau décret d'ouverture de crédit de 5 milliards de dollars. L'Amérique prévoit déjà la mise en chantier de près de 25 000 appareils et elle est sûre de trouver, pour les monter, tous les pilotes qu'elle voudra. On sait en outre, par les exploits de l'escadrille La Fayette sur le front français, quelle est la qualité des aviateurs américains. Pour l'activité, la décision, l'audace, ils ne le cèdent en rien aux nôtres. La cinquième arme déciderait-elle de la guerre mondiale?



A BORD DE L'HIMALAYA, QUELQUES MINUTES AVANT LE TORPILLAGE

On a vu quelque chose émerger au loin. Est-ce un torpilleur qui paraît à l'horizon dans cette Egée où se croisent chaque jour tant de transports ? On ne sait et chacun accoudé au bastingage fait le " quart " pour se distraire. Tout à coup une torpille, lancée par un invisible sous-marin, frappe en plein près de la chambre des machines. Sans affolement, sans cris, les hommes courent aux barques. Et tandis que le bateau s'enfonce, les embarcations font force de rames vers deux croiseurs anglais qui vont recueillir les hommes de l' " Himalaya " torpillé.





LES ROBES LÉGÈRES DE L'ÉTÉ

La forme en faveur demeure la forme étroite; la taille reste souple et vague. Arrêtées un peu plus bas que jadis, à quelques centimètres au-dessus de la cheville, presque toutes les robes de cet été seront garnies d'un col marin. Pour les chapeaux, les bretons et le bérêt sont encore adoptés, mais un bérêt sans pompon cette fois. Il faut signaler aussi — est-ce rareté du cuir? — que l'on ne porte plus que des souliers découverts, à pattes ou à nœuds. Les bottines et les hautes bottes ont fait leur temps.



Les demoiselles d'honneur arrivant au temple.

Ce sont deux grands noms anglais qui viennent de s'unir. Le marié est lord Stanley, l'héritier du comte Derby, qui arriva à l'église en tenue kaki et monté sur son cheval de bataille. Le roi et la reine tinrent à honneur d'assister à la cérémonie. Le document vaut surtout par



La mariée.

Une amie de la mariée.

L'allure des demoiselles d'honneur, toutes très représentatives du type de la jeune fille anglaise, charmant comme on le voit. Elles portaient des toilettes crème, des fleurs dans les cheveux et dans leurs bras des lys liés de rubans oranges; la mariée, la coiffure à la Botticelli.

DU SANG DANS LA MER (1)

Roman inédit, par GERARD BAUER

Le petit canon monté sur un pivot — il pouvait basculer complètement et retraits à l'aide d'une trappe mécanique à l'intérieur du bâtiment, — était brillant et trapu. Le marin qui le nettoyait était un nommé Grus, celui-là même qui était embarqué sur le sous-marin que commandait von Hartig avant de passer sur l'U-51... Cet homme nettoyait l'arme dévotement, la polissait avec une joie sauvage.

— A la bonne heure!... Tu aimes tes armes... Grus... C'est pour cela que j'ai voulu que tu viennes avec

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro du 31 mars (n° 124).

— Un sous-marin allemand, l'U-24, rentre à Kiel après une croisière au cours de laquelle il a coulé cinq navires alliés. Parmi ceux qui assistent au retour de l'U-24 et de son commandant, le capitaine von Hartig, d'origine prussienne, se trouve le lieutenant de vaisseau Levinski, d'origine polonaise, embarqué à bord du cuirassé Brunswick. Quelques jours après Levinski, nommé second à bord du sous-marin U-51, se rencontre avec son nouveau chef, von Hartig, pour qui il éprouve une vive antipathie. Avant de rejoindre son poste, Levinski se rend à Hambourg en compagnie d'une jeune femme qu'il aime, Maria Lesser. De retour à Kiel, Levinski, en même temps qu'il reçoit l'ordre de se tenir prêt à embarquer, apprend la nouvelle d'une grande bataille navale qui serait une victoire pour la flotte allemande: il s'en va à l'hôpital où un de ses amis, Rollis, blessé dans le combat, vient d'être admis. Après sa visite il reçoit l'ordre d'embarquer immédiatement à bord de l'U-51 qui de Kiel part en croisière. Le voici prenant possession de son nouveau poste sous les ordres de von Hartig.



— A la bonne heure!... Tu aimes les armes... Grus... C'est pour cela que j'ai voulu que tu viennes avec moi.

moi et que je t'ai réclamé! Levinski eut un léger sursaut, comme quelqu'un tiré d'une torpeur. Von Hartig était derrière lui et c'était lui qui venait d'interpeller familièrement le canonnier. Le lieutenant se retourna et von Hartig dit:

— Vous regardez Kiel avec un peu de tristesse... Aimerez-vous mieux la terre

que l'eau?

— Non, mon commandant.

— Redoutez-vous de n'y plus revenir?... Non plus n'est-ce pas? Alors saluons-la tous les deux et tournons-nous vers l'infini... Je voudrais un peu vous parler.

Et von Hartig fit un demi-tour, s'appuyant sur les bastingages, le visage tendu au vent qui venait du large.

— Je vous écoute, mon commandant, répondit Levinski après s'être lui aussi tourné vers la mer.

— Voici... Il me faut tout d'abord vous expliquer en quelques mots les buts de notre mission. Elle consiste principalement à porter des plis à l'un de nos agents d'Espagne et d'en recevoir de ses mains. Nous ferons donc route jusqu'aux côtes espagnoles et nous reviendrons. Si nous trouvons, chemin faisant, quelques transports ennemis, nous tâcherons de leur régler leur compte. Notre route est longue et belle. La mer du Nord, les côtes d'Irlande, les côtes de Bretagne et l'Atlantique jusqu'en Espa-

gne. Nous avons plus qu'il ne faut, en essence et en vivres, pour notre voyage; mais nous serons probablement ravitaillés au terme de notre premier parcours...

« Nous avons quarante hommes à bord et nous deux. Ces quarante-deux là, lieutenant Levinski, doivent accomplir leur tâche sans faiblesse et feront plus, je suis

sûr, pour la victoire et la grandeur de l'Allemagne, que bien des bataillons. Vous ne connaissez assez pour savoir que je suis intraitable sur les questions de discipline... Je vous serai reconnaissant d'en user de même. Les heures où vous serez mon remplaçant à bord, quelque peine, quelque trouble que puissent vous causer certaines décisions, n'hésitez pas à les prendre si vous croyez qu'elles aident au bien de notre pays... J'ignore quels sont vos sentiments intimes sur la guerre que l'Allemagne est aujourd'hui obligée de faire sur la mer; mais nous ne devons pas perdre de vue que cette forme de la guerre est une condition essentielle de notre victoire. Il est des périodes où tout idéalisme doit disparaître devant les nécessités de vaincre et de vivre, où tout est soumis aux exigences de la patrie... A ces heures-là tout sentiment qui tend à restreindre notre effort, à fausser une de nos armes, est criminel en soi. Il doit être impitoyablement chassé de notre cœur... Nous vivons une telle époque, lieutenant Levinski, que Grus en dit plus long avec son canon que tous les penseurs et les diplomates du monde. On a voulu nous bannir des mers; nous allons les reconquérir comme bon nous semblera, avec les moyens dont nous disposons et quels qu'ils soient... Si la mer se teinte du sang de nos ennemis, c'est que nous aurons combattu pour l'Allemagne. Est-ce que le sang des nôtres n'arrose pas les terres où ils luttent?»

Von Hartig, pendant qu'il parlait, regardait bien en face Levinski et scrutait ses sentiments. Levinski soutenait le regard avec gêne et trouble. Il répondit :

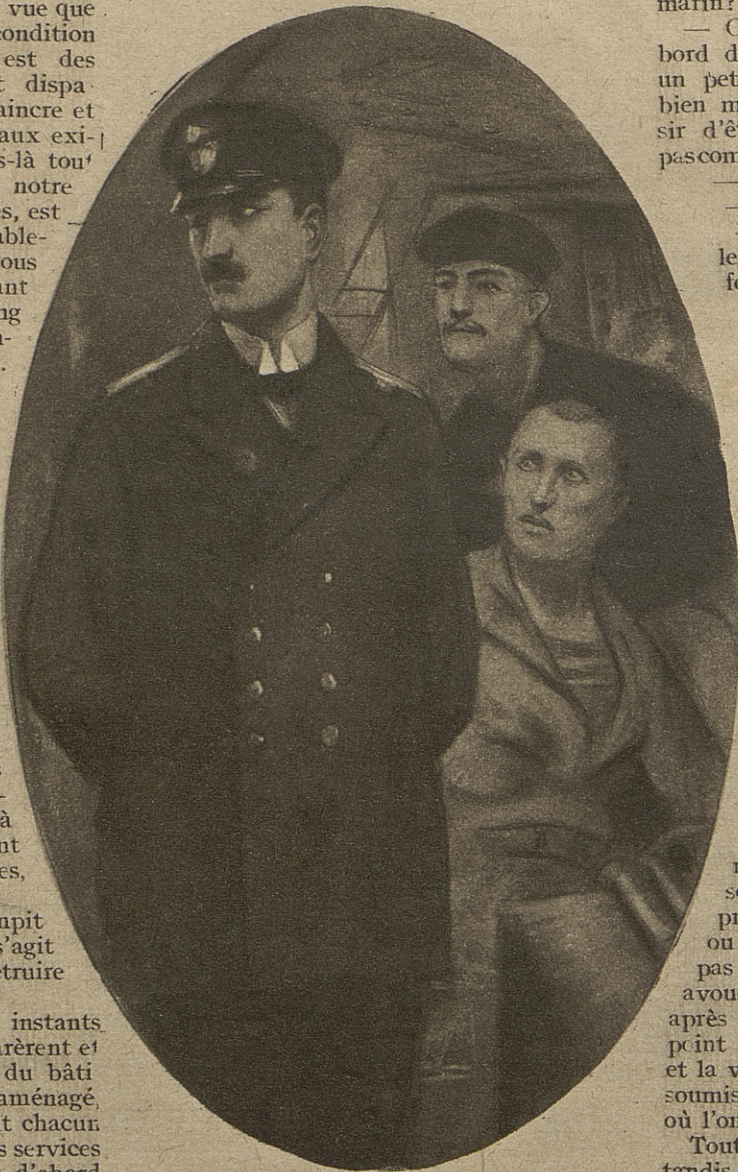
— Mon commandant, je suis résolu, comme vous-même, à accomplir tout ce qui peut être utile à notre pays. J'ai conscience pourtant que certains actes, s'ils sont inutiles, ne doivent pas être commis...

— Il n'y a rien d'inutile, interrompit sèchement von Hartig, lorsqu'il s'agit de combattre, d'affaiblir ou de détruire l'ennemi...

Levinski se tut. Après quelques instants de silence les deux hommes se séparèrent et Levinski descendit à l'intérieur du bâtiment. L'U-51 était vaste, bien aménagé, partagé en dix compartiments dont chacun était affecté spécialement à l'un des services du navire. A l'avant se trouvait d'abord un espace, réservoir à eau lors de l'immersion du bâtiment; ensuite une autre chambre traversée par les deux tubes lance-torpilles et contenant une ancre dans une caisse hermétique, remplie d'eau en plongée; puis on trouvait la chambre de lancement des torpilles installée au-dessus des réservoirs à air comprimé et où six hommes pouvaient travailler sans gêne; tout à côté, séparé par une porte d'acier, le quartier des officiers où trois chambres étaient installées. Celle de Levinski était la première en venant du centre du navire. C'était une petite pièce meublée d'un lit encastré dans la cloison en demi-cercle et dont la base était formée par une série de tiroirs. Une table fixée au mur et se rabattant une fois qu'on s'en était servi, quelques sièges pliants composaient tout l'ameublement. Le compartiment suivant, assez vaste, était réservé à l'équipage, puis c'était le centre du navire, la chambre de travail située sous le kiosque d'observation, la chambre de travail avec ses instruments multiples et compliqués : gouvernails, manettes de plongée, manomètres, périscoopes, appareils de télégraphie sans fil. De cette chambre une porte s'ouvrait sur la «salle à manger-salon» des officiers, installée au-dessus des

accumulateurs; puis une nouvelle cloison la séparait de celui des compartiments du sous-marin qui était le plus vaste: la chambre des machines avec son groupe de moteurs à combustion interne, les Diesel, pour donner la force motrice au bâtiment lorsqu'il marchait en surface, et les moteurs électriques pour la marche en plongée.

Le long d'une des cloisons latérales était scellée une grande table de marbre avec tous les cadrans indicateurs et les leviers de contact électriques. Sous cette pièce



Levinski descendit à l'intérieur du bâtiment... L'U-51 était vaste, bien aménagé...

se trouvaient les citernes d'huile lubrifiante. L'arrière de l'U-51 était divisé comme l'avant en une chambre de torpilles et des *water-ballast* traversés par les arbres de couche de l'hélice et du gouvernail et les deux tubes lance-torpilles (1).

Levinski inspecta le bâtiment. Quand il pénétrait dans les différentes salles les marins le saluaient et le regardaient discrètement, comme on fait lorsqu'on voit un nouveau chef. Puis il gagna sa chambre, s'assit, et commença de ranger les objets qu'il avait emportés dans les tiroirs situés sous son lit.

Il avait gardé peu de choses: un uniforme de rechange, du linge de corps, de menus objets qui étaient autant de souvenirs, quelques livres et un fort cahier blanc où il s'était promis d'écrire, autant pour lui que pour celle qu'il aimait, ses impressions de chaque jour. Et, tandis qu'il rangeait le tout dans ses tiroirs, il pensait :

— Ecrire... écrire... Dieu me préserverait-il d'écrire des mots trop atroces. Et pour qui? Et pour quoi, après tout? Qui viendra

chercher toutes ces reliques dans cette tombe, si nous périssons?...

On cogna à la porte de la cabine et un marin se présenta.

— Je suis Willy Miner, mon capitaine. Le commandant m'a désigné pour vous servir au cas où vous n'auriez pas fixé votre choix.

— Bien. Quel âge as-tu?

— Vingt-huit ans, mon capitaine.

— Depuis quand es-tu embarqué?

— Depuis douze ans, mon capitaine.

— Tu as déjà servi à bord d'un sous-marin?

— Oh oui! mon capitaine, j'étais à bord de l'U-17 avant la guerre... C'était un petit bâtiment bien moins grand et bien moins beau que celui-ci... C'est plaisir d'être à bord de l'U-51; et ce n'est pas comparable, n'est-ce pas, mon capitaine?

— De quelle ville sont tes parents?

— De Lübeck, mon capitaine.

— Eh bien! je te remercie. Je parlerai de toi au commandant et te ferai connaître ma décision.

Le matelot salua, puis sortit et Levinski continua de mettre son bagage en ordre. Puis, ce travail achevé, il mesura des yeux l'espace où il allait vivre dorénavant.

Cette chambre était de petites dimensions mais l'ingéniosité du constructeur était parvenue à en faire une pièce confortable. Il n'y avait pas jusqu'à un lavabo, contenu dans une armoire, qui ne donnât à l'endroit une impression de propreté et d'aise. Dans une des cloisons une porte permettait de communiquer avec la chambre voisine, celle du commandant, et Levinski ressentit soudain combien la communauté de vie à laquelle il était soumis était étroite. Il tâcha de raisonner, de combattre cette impression.

A quelques mètres près, ne sommes-nous pas toujours des prisonniers? songea-t-il. Ne vit-on pas dans la promiscuité continue de voisins plus ou moins gênants? Ne sommes-nous pas soumis à cent contrôles divers, avoués ou clandestins?... Que signifie après tout ce mot de liberté? N'est-ce point une chimère? Y a-t-il une liberté et la vraie liberté n'est-elle pas l'absolue soumission aux lois qui régissent le milieu où l'on gravite?

Toutes ces réflexions lui venaient à l'esprit tandis qu'il demeurait les yeux fixés sur la cloison. Cette cloison était grise. Toute la chambre était grise et cette teinte uniforme accentua l'impression de claustration qu'il ressentait. Ce nouveau sentiment lui rappela un chapitre de Goethe consacré à l'influence des couleurs sur le moral de l'individu.

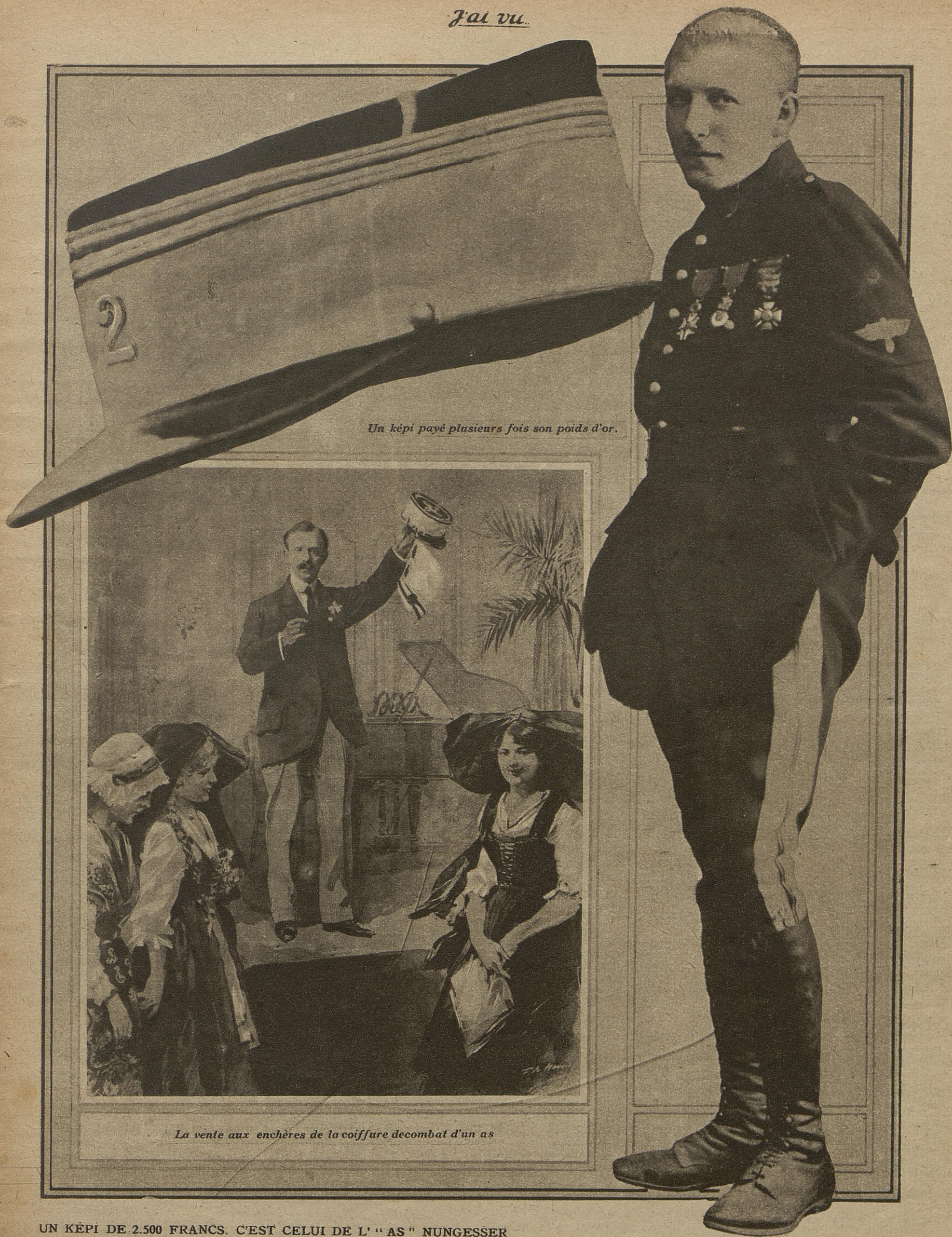
Et, à nouveau, il chassa ces pensées. Il se révolta contre la faiblesse de son caractère, sa propension continue à l'examen, à l'analyse débilite. « Von Hartig n'a pas dû penser à tant de choses, se dit-il. Quel est l'homme supérieur de nous deux: celui qui examine toutes les conditions de son état et les déplore ou celui qui ne songe qu'aux devoirs de son métier? »

(A suivre.)

GÉRARD BAUER.

(1) Cette principale description reproduit, d'après les renseignements connus, les caractéristiques des sous-marins sortis des chantiers de Bremen et de Kiel au milieu de l'année 1916. Les Allemands ont lancé, depuis, une cinquantaine de nouveaux sous-marins d'un tonnage encore plus élevé et d'armement plus important. Ils jaugent quatre mille tonnes, sont armés de six canons dont un de 120 et un de 150, d'un groupe de moteurs d'une force de 18 000 chevaux et un rayon d'action de 18 000 milles marins. Soixante hommes d'équipage peuvent vivre confortablement à bord. (Notes de l'auteur.)

J'ai vu.



Un képi payé plusieurs fois son poids d'or.

La vente aux enchères de la coiffure de combat d'un as

UN KÉPI DE 2.500 FRANCS. C'EST CELUI DE L' "AS" NUNGESSER

C'est à Londres, ces jours derniers, dans une vente aux enchères organisée au bénéfice de la Croix-Rouge française, que la coiffure de bataille du second de nos "as" fut payée la coquette somme de 100 livres sterling. Le commissaire-priseur était M. O'Smith, un Alsacien qui sut faire valoir, comme on l'imagine, l'importance du "lot".

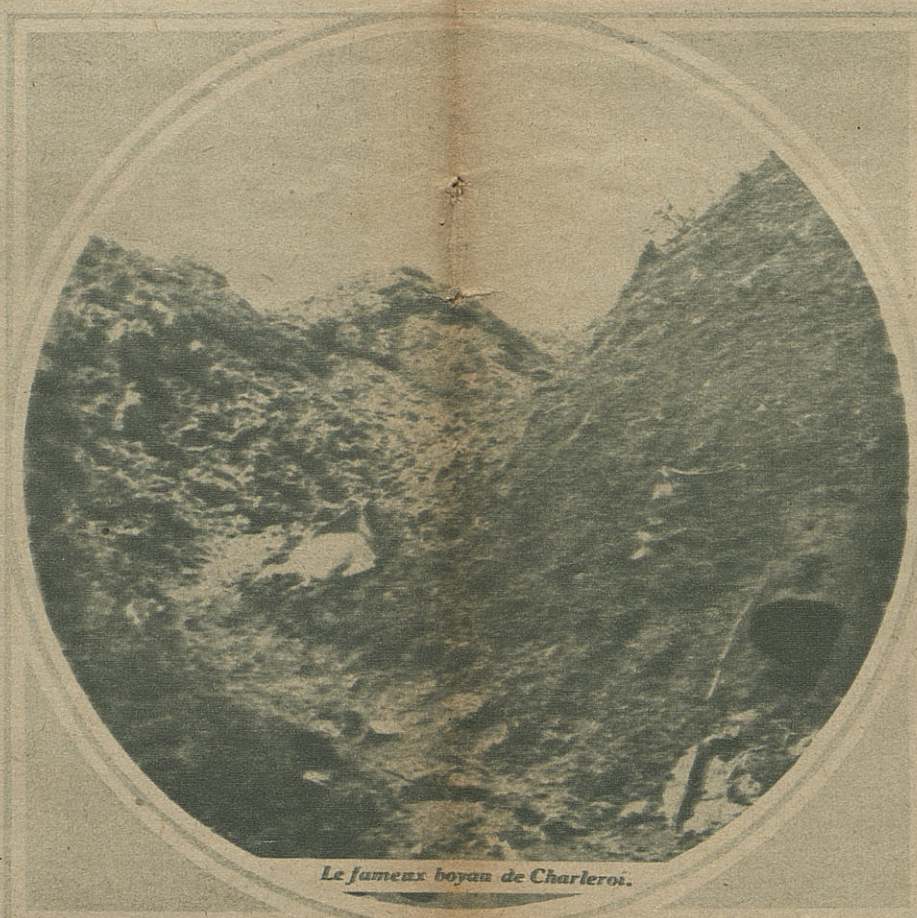
"Aucun aviateur boche, dit-il, ne l'a vu sans pâlir d'effroi, et 27 qui l'ont affronté ont mordu la poussière." Sur ces mots décisifs le képi de Nungesser, mis aux enchères à 50 livres, monte d'un seul coup à 100 livres. Et voici bien des infortunés soulagés par le képi d'un héros.



Le départ d'une vague d'assaut au Chemin des Dames.



Dans un chemin creux, sur les pentes du plateau de Californie.



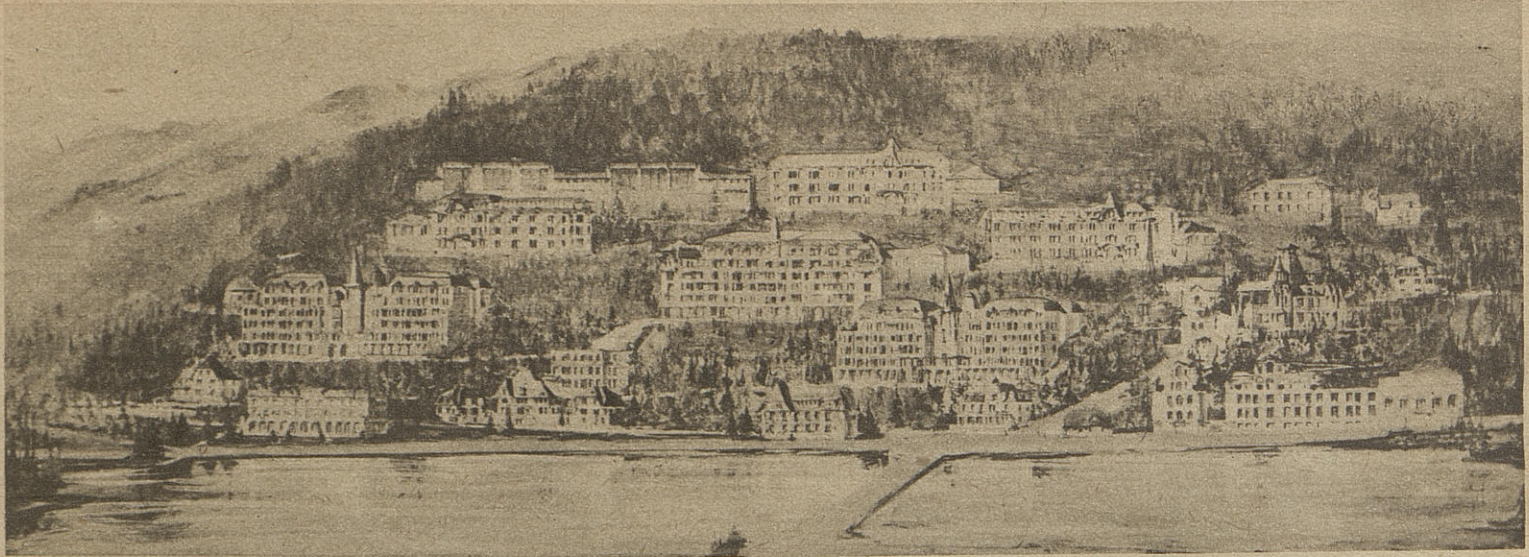
Le fameux boyau de Charleroi.

LA BATAILLE DU CHEMIN DES DAMES, NOUVEAU VERDUN

Voici près de deux mois que la bataille se poursuit avec fureur et sans arrêt le long du Chemin des Dames, sur une étendue de 20 kilomètres, de l'Épine de Chevretey jusqu'au sud de Corbeny. La canonnade y demeure d'une intensité inouïe. L'effort principal des Allemands porte, à l'ouest de Craonne, sur les plateaux des Casemates et de Californie qu'ils attaquent sans relâche avec de puissants effectifs. Nos soldats soutiennent l'assaut avec une énergie qui rappelle la vaillance des jours de Verdun et de la Somme. Pour y faire massacrer depuis plusieurs semaines les meilleurs de ses légions, il faut que l'ennemi attache à la possession de ces lignes, que nous valut l'offensive du 16 avril et de la première quinzaine de mai, une importance capitale. Craignant pour ses ailes de Flandre et d'Alsace, il veut enfoncer notre centre et voilà soixante jours qu'il s'y brise les dents puisqu'il a reperdu tout ce qu'il avait pu nous enlever.



Un fortin avancé, occupé par un de nos bataillons.



Le projet architectural du sanatorium des Alliés, établi par le sous-lieutenant Gaston Castel, prix de Rome et lauréat de l'Institut.

UNE GRANDE ŒUVRE : LE SANATORIUM DES ALLIÉS

« On peut craindre de voir, pendant et après la guerre, se déverser sur le pays plus de cinquante mille de poitrinaires réformés, essaïmant leurs bacilles par toutes nos provinces, »

concluait, il y a quelques mois, le professeur Landouzy après avoir fait remarquer qu'avant la guerre, la tuberculose tuait déjà près de 100 000 Français par an.

Et l'illustre médecin montrait, avec chiffres à l'appui, les ravages que le terrible fléau commet en temps de guerre dans les rangs de notre armée. Il pouvait prouver facilement que les hostilités n'ont fourni, hélas ! que trop de causes favorables au développement de certaines contagions tuberculeuses transplantées dans les casernes, dans les dépôts, dans les cantonnements, dans les tranchées.

Corroborant les observations du professeur Landouzy, les statistiques de l'armée suisse ont encore établi qu'en 1914, la tuberculose avait causé 10 pour 100 des décès de l'armée helvétique; en 1915, 35 pour 100, et en 1916 près de 50 pour 100. Et les Suisses ne sont pas des belligérants !

Sans donner des chiffres que les gens avertis connaissent bien, c'est un devoir pourtant d'attirer l'attention du pays sur l'extrême gravité du nouveau danger, né de la conflagration générale de l'Europe. Le nombre des « blessés de la tuberculose » va sans cesse croissant, au préjudice des forces du pays et de l'avenir de notre race.

Il est donc temps d'agir. Le cri d'alarme a d'ailleurs été entendu, et de tous côtés des efforts sont faits pour multiplier en France les sanatoriums et toutes les organisations d'assistance aux tuberculeux.

UNE IDÉE D'UTILITÉ IMMÉDIATE

Parmi ceux qui ont résolu de se consacrer entièrement à la lutte contre l'horrible maladie, les prisonniers français, qui précisément ont été internés en Suisse parce qu'ils étaient atteints par les germes du fléau, sont les plus décidés. Ils ont pu apprécier la sympathie avec laquelle ils ont

Sous le patronage des plus éminentes personnalités françaises et des nations alliées, un comité vient de se former dans le but de construire en Suisse un immense sanatorium anti-tuberculeux. Il sera édifié, grâce au concours de tous les internés alliés, pour le traitement de leurs camarades malades des armées de l'Entente et de l'armée fédérale.

été reçus par les habitants de la Confédération, les soins qu'ils ont reçus et les bienfaits qu'ils ont ressentis de leur séjour à Leysin, à Lucerne, à Vevey, à Montana, à Genève, etc. Et, au fur et à mesure que ces internés revenaient à la santé, à la vie, leur reconnaissance leur dictait un projet qui leur permit à la fois de commémorer la grande charité de la Suisse dans une œuvre digne d'elle, de secourir les tuberculeux de la guerre, et en même temps de faire travailler les internés sans nuire aux légitimes intérêts des ouvriers suisses, déjà si éprouvés.

Ce projet, quoique grandiose à première vue, est cependant bien simple à réaliser. Il s'agit d'édifier, dans une station de cures parfaitement exposée, abritée et ensoleillée, un sanatorium aussi parfait et aussi vaste que possible qui serait, en même temps qu'un abri pour les malades, un centre d'études pour les savants, donc une arme efficace contre le fléau !

Voilà ce que veulent les internés français de Suisse, désir d'autant plus ardent que la pensée de l'immense tâche qu'impose la guerre à leurs camarades restés au front leur rend presque insupportable celle de leur inaction, de leur inutilité présente.

Depuis plusieurs mois, ce projet a pris corps et a reçu l'approbation et les encouragements de Français éminents parmi

lesquels : MM. Louis Barthou, Charles Dumont, Peytral, Charles Humbert, Maurice Sarraut, Léon

Barbier, professeur Landouzy, Ernest Lavis, Jean Richepin, Louis Bernier, Eugène Brioux, Léon Bonnat, général Lyautey, Herriot, Klotz, Mabilieu, Honorat, Raoul Péret, etc.

Un comité de direction s'est constitué au sein d'une Société d'études, dite du *Sanatorium des Alliés*, sous la présidence effective du capitaine Fortier, tandis que le général de Villaret en acceptait la présidence d'honneur.

LE PROJET ARCHITECTURAL DU SANATORIUM DES ALLIÉS

C'est au sous-lieutenant Gaston Castel, prix de Rome d'architecture et lauréat de l'Institut, qu'a été dévolu le soin d'établir le projet architectural du sanatorium des Alliés. Celui-ci s'élèverait, à 1 520 mètres d'altitude, dans de majestueux décors alpestres, probablement dans le moyen Valais, au-dessus de Sierre, à Montana, d'où les regards plongeant au fond de la vallée du Rhône embrassent depuis le Simplon jusqu'au Mont-Blanc.

Tout d'abord, le sanatorium avait été prévu pour le traitement de 820 soldats tuberculeux. Mais les auteurs du projet ont dû voir plus grand, non sans raison. Maintenant le sanatorium, tel qu'il est compris, devra contenir 1 126 lits et coûtera 10 millions. Qu'on n'aille pas crier au colossal. Non, ce projet n'est pas excessif, loin de là, et la guerre finirait-elle cet été que le sanatorium rendrait, durant plusieurs années encore, des services inestimables aux tuberculeux des armées de l'Entente avant de pouvoir être « civilisé ».

D'ailleurs, le comité de direction n'a prévu que l'exécution immédiate d'une première tranche du projet, comprenant 420 lits, le prix de revient d'un lit, la colonie une fois achevée, atteignant exactement 8 970 francs.

Le projet de l'architecte Castel auquel M. Louis Bernier, de l'Institut, son maître, a donné tout son assentiment, a divisé



Les tuberculeux français internés à Leysin faisant du ski.

J'ai vu.

en deux catégories les bâtiments à construire. Ce sont d'abord, dans la partie sanitaire, les bâtiments de cure, le pavillon des maladies contagieuses autres que la tuberculose, le pavillon d'agrément pour les malades et les ateliers pour les malades autorisés à travailler. Quant aux services généraux, ils comprennent les pavillons du service médico-chirurgical, des services administratifs, d'alimentation, industriels, les villas et logements des médecins et du personnel, deux édifices pour le culte, des réservoirs d'eau potable et une chambre d'autopsie.

Tels qu'ils ont été élaborés, les statuts de l'œuvre s'inspirent de deux préoccupations essentielles qui sont d'assurer la maîtrise absolue de l'œuvre aux gouvernements qui auront participé à sa création, et d'assurer également à l'œuvre son caractère original de création d'internés.

Pour la répartition des lits, un minimum de 40 lits sera attribué à la Suisse et à chacun des Etats alliés qui auront participé, par voie de subventions officielles ou de souscriptions privées, à la création du sanatorium, chacun des Etats bénéficiaires ayant d'ailleurs la faculté de désigner des civils, à défaut de militaires, pour occuper les lits attribués.

En plus du but humanitaire



La cure de repos des tuberculeux français au sanatorium de Vevey.

poursuivi, la création du sanatorium des Alliés aura pour résultat immédiat de donner une occupation à tous ces internés qui ont la conscience que, si leur oisiveté se prolonge, une inévitable déchéance les menace. Et encore leur emploi à la construction de la colonie antituberculeuse entraînant leur déshospitalisation, cette mesure assurerait une réduction moyenne de 4 francs par homme et par jour sur les frais d'internement, soit une économie globale mensuelle de plus de 100 000 francs en admettant que 900 internés puissent suffire à l'entreprise.

Les plans sont achevés, les travaux peuvent donc être entrepris de telle sorte qu'au commencement de l'hiver le sanatorium des Alliés pourrait recevoir ses 420 premiers « blessés de la tuberculose ».

La parole est maintenant aux gouvernements intéressés!

R. S.

Les souscriptions seront centralisées par un comité exclusivement composé de représentants des gouvernements participant à la création du sanatorium. Les noms des souscripteurs figureront sur un Livre d'Or et tout souscripteur d'une somme de 10 000 francs aura le droit de donner le nom qu'il voudra au lit qu'il aura ainsi fondé. Les bulletins d'engagement de souscription doivent être adressés à M. Charles Colas, secrétaire de la Société d'Etudes du sanatorium des Alliés, 66, Grand Rue, à Montroux (Suisse).



LES AMÉRICAINS JOUENT LEUR JEU NATIONAL " LE BASE-BALL " SUR L'ESPLANADE DES INVALIDES

Il n'y a pas d'Américain qui n'y joue, milliardaire ou portefaix, et les " as " du base-ball — les professionnels s'entend, — y touchent des cachets qui rappellent ceux de Caruso et de Charlie. Le jeu en est compliqué : il faut 9 joueurs, une balle du poids de 400 grammes environ, et un battoir (bat) sorte de masse pesante. Sans en donner ici la tech-

nique, disons seulement qu'il développe spécialement la vue, les bras et les reins. Les documents que nous donnons ici ont été pris sur l'Esplanade des Invalides où chaque jour les " sammies " pratiquent leur jeu national. " Quels riches grenadiers nous aurons là ! " s'exclamaient un poilu devant l'adresse merveilleuse d'une équipe de base-ball.

L'ESPION DE CHANTEPIE

Conte inédit de RODOLPHE BRINGER

DANS les débuts de la guerre, M. Foutriquet, maire de Chantepie en Tricastin, reçut une longue lettre de M. le sous-préfet de Roubionas contenant des recommandations aussi importantes que confidentielles et qui se terminait par cet ultime conseil : « Surtout et avant tout avez l'œil sur les suspects. »

Cette phrase jeta M. Foutriquet dans un trouble extrême ; qu'entendait M. le sous-préfet par les suspects?... Il y avait donc des suspects à Chantepie pour que M. le sous-préfet lui recommandât d'avoir l'œil sur eux?... Il avait beau se creuser la tête, il ne voyait pas dans tout le pays sur qui il pourrait spécialement avoir l'œil. Il y avait bien Tayolle, le marchand d'allumettes de contrebande, mais Tayolle venait d'être mobilisé... Alors?...

Pas plus que M. Foutriquet, Claudius Bouffigue, le secrétaire de la mairie, consulté, ne put désigner un seul suspect dans cette petite bourgade de deux mille âmes, où l'on se connaissait de longue date et où l'on pouvait savoir au plus juste les tenants et les aboutissants de chacun.

Pourtant, observa avec juste raison M. Foutriquet, puisque M. le sous-préfet nous recommande d'avoir l'œil sur nos suspects, il faut bien qu'il y en ait à Chantepie ; sans cela M. le sous-préfet, qui n'est pas un imbécile, ne nous recommanderait pas d'avoir l'œil sur eux...

Claudius Bouffigue se gratta le front une seconde, puis :

— Il y a bien Christol...

— Jour de Dieu ! clama M. Foutriquet, je ne pensais pas à lui... Sûrement c'est de Christol qu'a voulu parler M. le sous-préfet... Envoyez donc chercher le brigadier Lochard que je lui recommande d'ouvrir l'œil sur Christol...

Ce Christol était un bonhomme d'une cinquantaine d'années, timide, effacé, falot, qui habitait une masure de la ville vieille où il vivait seul comme un ermite. Il y avait bien une quinzaine d'années qu'il était débarqué à Chantepie, mais, comme il était peu bavard de son naturel, on n'avait jamais pu savoir d'où il venait ni pourquoi il avait choisi Chantepie pour s'y retirer aussi discrètement. Inoffensif, d'ailleurs, et fort serviable, expert à rhabiller les horloges, habile à raccommoquer la faïence ou à réparer quelque fragile bibelot, capable aussi d'accorder un piano, il était adroit de ses mains comme un singe et, par surcroît, possédait une écriture de maître d'école, ce qui était surtout apprécié par maître Fougace, le notaire, qui lui faisait copier tous ses actes.

Mais, comme on ne lui connaissait nul métier, bien qu'il en exerçât dix ou douze, et que, d'autre part, il était toujours proprement vêtu et qu'il payait comptant chez le boucher, l'épicier et le boulanger, la suspicion de Chantepie pesait sur cet étranger qui ne réclamait jamais de rémunération pour les nombreux services qu'il rendait à chacun.

Il n'y eut donc pas de doute pour M. Foutriquet : le suspect de Chantepie désigné à la vigilance des autorités par M. le sous-préfet ne pouvait être que cet étrange et

bizarre Christol, et ce fut également l'avis du brigadier Lochard qui jura d'avoir l'œil sur lui.

Et, en effet, à partir de cette minute, Christol ne put faire un pas sans être suivi à distance par le brigadier Lochard ou l'un des trois gendarmes de la brigade, et il ne se passait guère de nuit que le brigadier Lochard, en personne, ne vint frapper à la porte du bonhomme et le réveiller au beau milieu de son premier sommeil pour lui demander s'il était bien là.

Cette étroite surveillance, d'ailleurs, fut loin de surprendre à Chantepie, et du moment que Christol était tenu pour suspect, nul ne voulut douter qu'il ne fût soupçonné d'accointance avec l'ennemi, et bientôt, dans tout le pays, on ne le désigna plus autrement que sous le pseudonyme de l'Espion.

À la vérité, Chantepie, qui se trouve à plus de huit cents kilomètres du front, ne fut pas fâché d'avoir un espion en titre ; on a beau dire, c'est toujours flatteur pour une petite bourgade ; Roubionas, toute sous-préfecture qu'il est, n'avait pas d'espion, et c'est avec un sentiment de juste orgueil que les Cantepicois désignaient Christol aux étrangers de passage dans leur petite ville, leur glissaient à l'oreille :

— Et, vous savez... c'est un espion !...

Pour Christol, lui, il avait accepté la chose avec sa tranquille indifférence naturelle et sa coutumière placidité ; le gendarme pouvait se mettre à ses troussees, et le brigadier Lochard le réveiller toutes les nuits pour lui demander s'il était bien là, peu lui importait ; cela ne l'empêchait point, comme par le passé, de rhabiller les horloges, de réparer les faïences, d'accorder le piano de M^{lle} Bouffette et de recopier les actes de M. Fougace, comme si de rien n'était. Simplement, peut-être, en son for intérieur, souffrait-il de donner tant de mal au brigadier Lochard qui n'était plus jeune et souffrait d'une vieille sciatique.

Justement l'hiver était venu et le terrible mistral soufflant en tempête, il faisait des nuits glaciales à ne pas mettre un chien à la porte, et quand, bien chaud, bien douillet dans son lit, Christol entendait le brigadier Lochard heurter à son huis et lui demander s'il était toujours là, il était pris d'une grande pitié au songer qu'à son âge et avec sa sciatique, le pauvre brigadier était obligé de courir les rues à une heure où, pour un ailloli, les Cantepicois n'auraient pas mis le nez dehors.

Et il arriva ce qui devait fatalement arriver.

Une nuit, l'infortuné brigadier Lochard prit un mauvais froid, et, le lendemain, quand il voulut se lever, il fut incapable de remuer bras ou pattes.

Christol apprit l'événement par la rumeur publique, et il se reprocha comme un crime dont il était responsable, somme toute, la maladie du brigadier, et, le remordis le rongeur, il prit une grande résolution.

S'étant rendu à la gendarmerie, tout humble, tout repentant, tout confus :

— Brigadier, fit-il d'une voix larmoyante, voyez-vous, j'ai réfléchi... À venir ainsi toutes les nuits frapper à ma porte pour

voir si je suis toujours là, vous finirez par attraper le coup de la mort...

— Quand le devoir parle, le gendarme doit obéir, répondit le brigadier Lochard stoïque.

— Peut-être y aurait-il moyen de concilier votre devoir et votre santé, hasarda Christol timidement... Ce serait bien simple. Je n'aurais qu'à coucher ici... Vous devez bien avoir un petit coin où je pourrais installer un lit-cage... Ainsi vous ne seriez pas obligé de vous lever à des minuits pour avoir l'œil sur moi...

Que voulez-vous que je vous dise?... L'hiver commençait à peine et menaçait d'être terrible... Le brigadier Lochard songea à sa vieille sciatique, et il opina du bonnet...

Et depuis, chaque soir, vers les six heures, on peut voir une ombre se glisser furtivement vers la gendarmerie...

C'est l'Espion de Chantepie qui va se mettre sous la surveillance de la police...

RODOLPHE BRINGER.

UNE SEMAINE DE GUERRE :

Du 18 au 24 Juillet

MERCREDI 18 JUILLET. — Les troupes anglaises progressent vers Monchy-le-Preux.
— Dans la région de Monastir, plusieurs tentatives de l'ennemi sont repoussées.

JEUDI 19. — Le nouveau chancelier Michaelis prononce au Reichstag son premier discours.
— En Russie, le gouvernement révolutionnaire mène la contre-révolution ; il est démontré que Lénine et ses amis sont des agents de l'Allemagne.
— Sur notre front, luttes acharnées au Chemin des Dames.
— Interpellation au Sénat sur l'offensive du 16 avril.

VENDREDI 20. — La presse allemande et la presse alliée font un froid accueil au discours du nouveau chancelier allemand.
— Les communiqués officiels russes annoncent que le calme règne à Petrograd, mais que sur le front les troupes allemandes contre-attaquent du côté de Halacz. Le prince Luïpold de Bavière les commande.

SAMEDI 21. — Batailles acharnées sur notre front, à Craonne, devant le plateau de Californie.
— Sur la Zlota-Lippa les troupes russes, minées par la propagande défaitiste, ont subi un échec.
— À la Chambre M. Loucheur, sous-secrétaire d'Etat aux fabrications de guerre, dit qu'il compte pouvoir ravitailler la France en charbon l'hiver prochain.
— On reçoit quelques détails sur la tournée de Barcelone où le gouverneur prononça la dissolution de l'assemblée des parlementaires.

DIMANCHE 22. — Kerensky est nommé président du conseil russe.
— Le front s'embrase en Flandre ; à Craonne, furieux engagements.
— Célébration de la fête nationale belge.

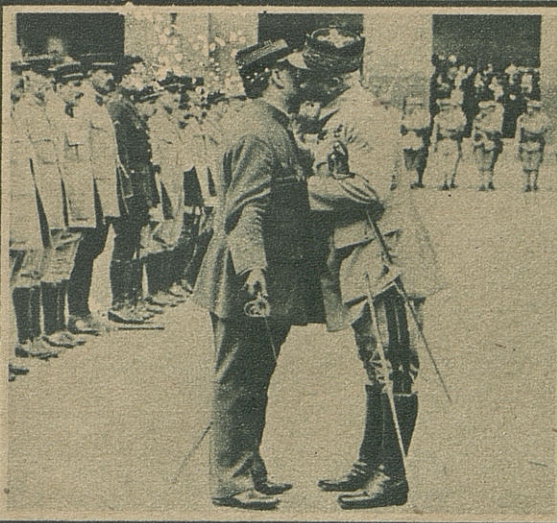
LUNDI 23. — La bataille se poursuit acharnée sur le plateau de Craonne où nous brisons les assauts ennemis.
— Kerensky repart sur le front qu'il va galvaniser.
— Grande séance publique au Sénat après les séances secrètes. Les déclarations du gouvernement sont approuvées à l'unanimité.

MARDI 24. — Le gouvernement russe se dresse debout pour le salut de la Révolution sous la dictature de Kerensky.
— La bataille continue de faire rage en avant de Craonne.
— Brillant succès britannique aux environs de Lens.
— Le Siam déclare la guerre aux empires centraux.

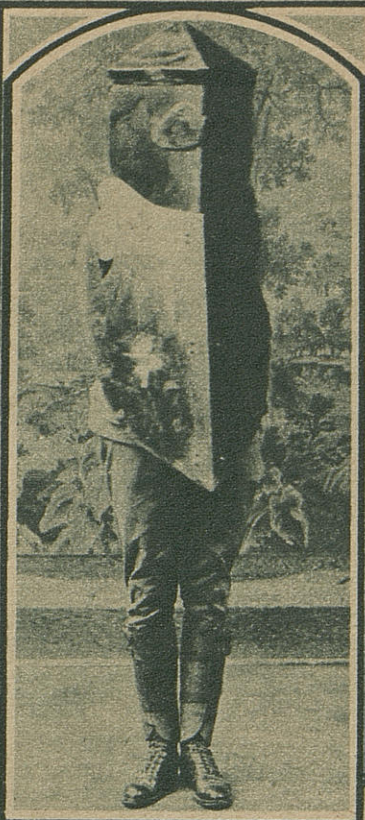
80.000 FRANCS DE PHOTOGRAPHIES. — J'ai vu... porte à 80 000 fr. la somme qu'il consacre actuellement à sa documentation photographique et paie à l'importe quel prix tous les documents intéressants, qu'ils se rapportent aux événements de la guerre ou à l'activité mondiale.

FORCES INCONNUES
Avec la **RAYONNANTE**, expédiée à l'essai, vous pouvez soumettre une personne à otre volonté, même à distance. Dem. à M. STEFAN, 92, Bd St-Marcel, Paris son livre N° 26. GRATIS.

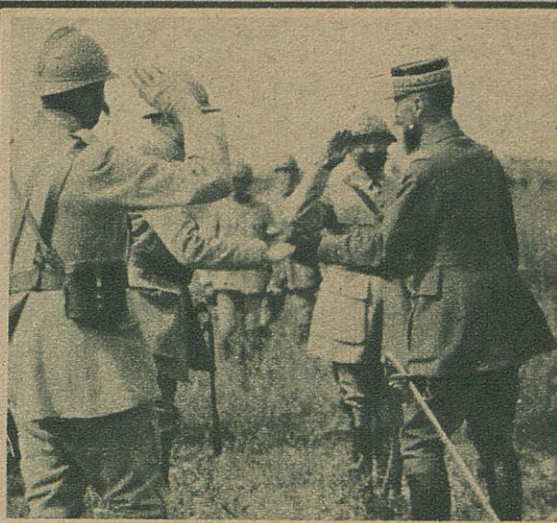
J'ai vu.
EN MARGE DE LA GUERRE



Aux Invalides, le général Pollachi décore son neveu le commandant Pollachi.



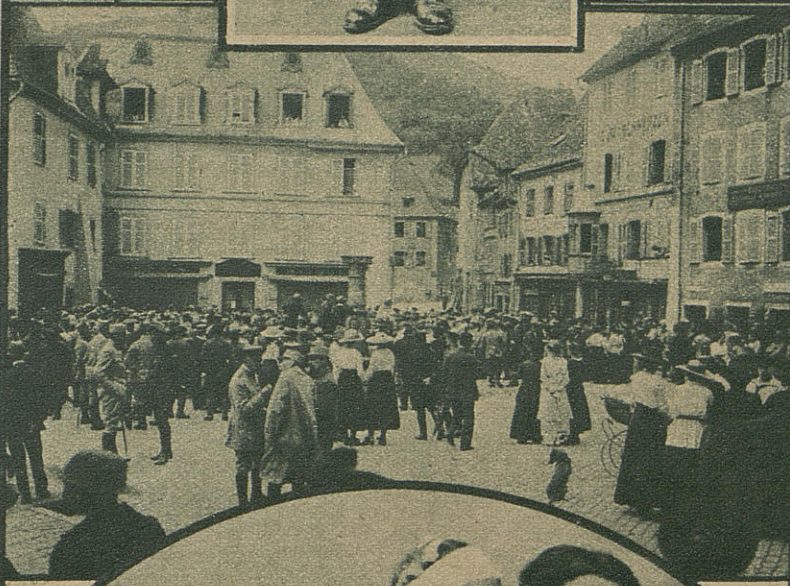
Une armure inventée par un docteur américain qui rappelle, par plusieurs de ses parties, les armures du moyen âge et que quelques observateurs utilisent pour être très à l'abri des balles de l'ennemi.



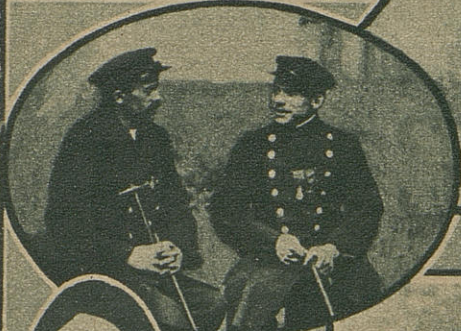
Le général Gouraud (+) a repris un commandement sur le front français.



Un "as" de couleur : le caporal aviateur Bullard, pilote de division de Niouport au camp d'Avor, près de Bourges.



Une infirmière major, M^{me} L. M., porte crânement ses galons de capitaine et ses huit décorations bien gagnées.



Une mère et son bébé, blessé dans le dernier raid des avions allemands sur Londres, où 20 enfants furent tués, s'enfuient sous le bombardement vers le poste de secours le plus proche.



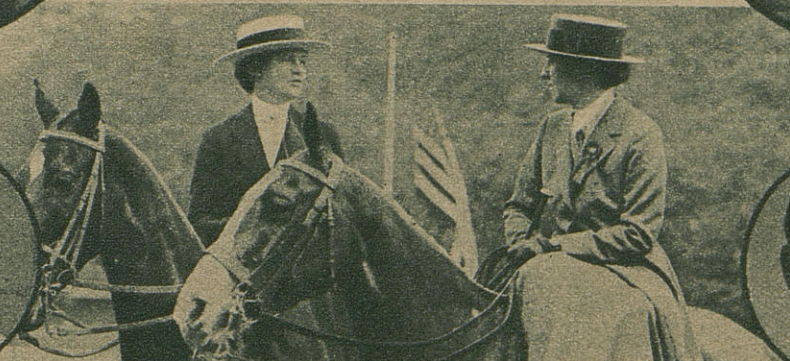
M^{me} de Chabannes, marraine de Maucourt.



Le général Pollachi, C^e la place de Paris.



Caporal Morieux, chevalier de la Légion d'honneur.



Mis^{ress} Harruman et Bayes, les deux présidentes de la Croix-Rouge américaine.



Le général Braquet, attaché à Athènes.



L'aviateur Bousquet mort à l'ennemi.



La récolte des pommes de terre, près de Demir-Hissar.



L'ensemencement des champs aux abords de Monastir.

LA MOISSON EN MACÉDOINE

Il y a là-bas comme une trêve dans la bataille, car chacun des adversaires tient à s'assurer pour la saison qui vient ces vivres qui valent plus que des cartouches. Les Macédoniennes aux costumes bigarrés s'égaillent le long des champs et, puisque c'est la guerre, sous la conduite de pacifiques tommies qui ont quitté le fusil pour la herse, font la récolte des pommes de terre. Dans ces humbles travaux qui courbent vers la terre leur corps souple, elles gardent les attitudes harmonieuses qui rappellent les légendes bibliques et tout le pathétique des récits plusieurs fois millénaires.



Un comitadji macédonien.



ON RECOMPENSE A ROME, PRÈS DES RUINES DU COLISÉE, LES HÉROS DES COMBATS DE L'ISONZO

Les Italiens savent donner à leurs fêtes une grandeur incomparable. On sent que dans ce pays, où le moindre homme de peine garde naturellement des allures de Vitellius, tout est beau, tout est noble. Nos alliés ont la tradition et puis ils ont aussi le cadre dont on voit la classique beauté. Voici que l'on décore des soldats qui se sont distingués lors de la dernière offensive. Un par un, les héros gravissent une estrade pavoisée. Les boy-scouts montent la garde, et c'est de la main même du prince héritier — on le voit ici en médaillon, — que ces braves reçoivent la croix qui glorifiera leur bravoure.

URODONAL

lave le sang

L'URODONAL réalise une véritable saignée urique (acide urique, urates et oxalates).

**Rhumatismes
Goutte
Gravelle
Arterio-
Sclérose
Aigreurs**

COMMUNICATIONS
Acad. Médecine (19 nov. 1906).
Acad. Sciences (11 nov. 1908)



L'arthritique fait chaque mois ou après des excès de table quelconques sa cure d'URODONAL, qui, drainant l'acide urique, le met à l'abri d'une façon certaine des attaques de goutte, de rhumatismes ou de coliques néphrétiques. Dès que les urines deviennent rouges ou contiennent du sable, il faut, sans tarder, recourir à l'URODONAL.

L'OPINION MEDICALE

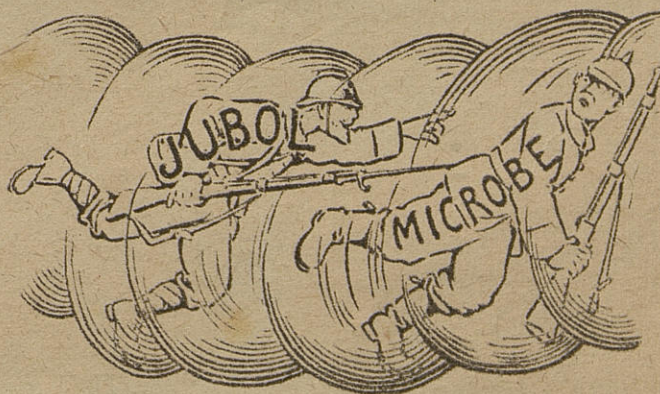
« Il nous a été donné d'observer des entérites aiguës d'origine infectieuse, des fièvres typhoïdes et des appendicites chez des individus assez touchés au point de vue arthéro-sclérotique ou renal et soumis au régime copieux de l'Urodonal depuis un certain temps. Nous avons été frappés de l'absence de complications médicales ou chirurgicales, et de la guérison relativement rapide alors que l'état de l'organisme ne le faisait guère espérer. »

Etablissements Chatelet, 2, rue Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le flacon, francs, 7 fr. 20.

Prof. CHARVET,
Ex-Professeur agrégé près de la Faculté de Lyon.

JUBOL

nettoie l'intestin



De même que le poilu chasse les Boches des boyaux, de même JUBOL chasse les mauvais microbes de l'intestin

L'OPINION MEDICALE :

« Il suffit au malade d'avaler chaque soir sans les croquer de un à trois comprimés de Jubol pendant quelques semaines, pour se débarrasser rapidement de toute constipation. Pour un hémorroïdaire, la chose n'a pas de prix. D'ailleurs les hémorroïdes sont à ce point une affection fréquente, que parmi les médecins qui lisent ces lignes, il n'en est pas un seul qui ne soit à même de vérifier par lui-même et maintes fois l'exactitude de ce qui précède chez ses malades. »

Prof. Paul SUARD,
Ancien prof. agrégé aux Ecoles de médecine navale,
Ancien médecin des hôpitaux.

Etabl. Chatelet, 2, r. Valenciennes, Paris, et ttes phcies. La boîte éco 5 fr. 30



"SAMMIES" ET "TOMMIES" FONT BON MENAGE

Ils ne combattent pas encore côte à côte les vieux cousins germains qui, les uns et les autres sans intérêt direct à la guerre, se sont faits, avec nous, les champions du Droit et de la Liberté. Mais dès que la fraternité des dangers courus en commun, du sang versé ensemble, aura cimenté les vieux liens toujours intacts et solides, ce sera l'alliance éternelle dans la future société des nations. Et voici quelques

documents rapportés par l'équipe des "sammies", qui rit au haut de la page, sur la vaillance des Anglais, dans un secteur de leur front qu'ils ont visité en pleine bataille. A gauche : des nurses qui se hâtent vers une infirmerie de première ligne. Au-dessous : la rencontre du premier cadavre haché dans la ville par une explosion. A droite : un gigantesque cratère. Tout à fait en bas, en frise : Messinés après l'assaut.